



*Marie de France*  
(1160-2010)

# *Guigemar*

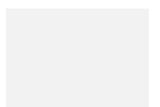


Traduction de Nicolas Wapler

EDITIONS DE GRESTAIN, 2169 ROUTE DE L'ESTUAIRE, 27210 FATOUVILLE-GRESTAIN

NICOLASWAPLER@GMAIL.COM

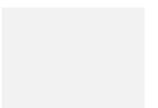
SDG



## **Remerciements**

**A Michèle Aquien,**

auteur de nombreux ouvrages sur la versification française, pour avoir bien voulu réviser cette traduction y apportant ses précieuses corrections



## PRÉFACE

**Que sait-on de Marie de France ?** Qu'elle vivait en Angleterre, à Londres.

On sait qu'elle maîtrisait le latin, qu'elle parlait ou comprenait les diverses langues parlées à son époque en Angleterre, que ses nombreux ouvrages étaient très admirés et qu'elle était proche du cercle très influent des *Érudits de Cantorbéry* dont Thomas Becket était la figure de proue. Elle a certainement connu Jean de Salisbury, une des plus importantes figures intellectuelles du 12<sup>e</sup> siècle, qui fut pendant des années un très proche collaborateur de Becket.

À son époque, les traditions anglo-saxonnes et bretonnes étaient en passe d'être oubliées. Pensant que rien d'important du passé, histoires ou légendes, ne devaient se perdre, elle en consigna certaines en vers dans ce dialecte français, l'anglo-normand, qui était alors en usage en Angleterre et en Normandie.

Le conte que nous vous proposons ici fait partie de la série des douze *Lais bretons* de Marie, qui furent lus dans toute l'Europe pendant plus d'un siècle.

**Qui était-elle ?** On ne dispose à ce sujet d'aucun renseignement. On ne connaît avec certitude ni la date de sa naissance ni celle de sa mort.

On ne sait d'elle que ce qu'elle a dit d'elle-même : « *Marie ai num si suis de France* ». « *Je m'appelle Marie, je suis de France* », affirmation qui laisse les chercheurs sur leur faim.

L'absence de documents n'a pas empêché nombre d'entre eux de proposer les hypothèses les plus variées.

Glosant sur le « *Si suis de France* », certains en ont conclu qu'elle était née en France et qu'elle aurait émigré en Angleterre. D'autres suggèrent que le « *Si suis de France* » n'est qu'une affirmation d'appartenance culturelle qui ne dit rien de son origine.

D'autres la disent fille du comte de Meulan, une Française de France donc. D'autres pensent qu'elle était une sœur illégitime d'Henri II d'Angleterre. Française encore, quoique, disons, « à la normande ».

Carla Rossi <sup>1</sup> propose l'hypothèse, sinon la plus plausible, du moins la plus séduisante. Elle serait une sœur cadette de Thomas Becket et la mystérieuse « Marie » qu'Henri II, repentant après l'assassinat du saint homme, fit abbesse de Barking. Cette hypothèse a le mérite d'éclairer vigoureusement le sens de l'œuvre de cette très grande poétesse, en soulignant ses liens avec les *Érudits de Cantorbéry*.

Les lais de Marie s'inscrivent dans le mouvement naissant du *fin'amour* qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fut renommé *amour courtois* <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Carla Rossi, *Marie de France et les érudits de Cantorbéry*, Garnier.

<sup>2</sup> L'expression *amour courtois* a été forgée en 1883 par un historien de la poésie médiévale, Gaston Paris.



# Guigemar

*Ki de bone mateire traite,  
Mult li peise si bien n'est faite.  
Oëz, seignurs, ke dit Marie,  
Ki en sun tens pas ne s'oblie.  
Celui deivent la gent loër  
Ki en bien fait de sei parler.  
Mais quant il ad en un país  
Hummë u femme de grant pris,  
Cil ki de sun bien unt envie  
Sovent en dient vileinie :  
Sun pris li volent abeisser ;  
Pur ceo comencent le mestier  
Del malveis chien coart felun,  
Ki mort la gent par traïsun.  
Nel voil mie pur ceo leissier,  
Si gangleür u losengier  
Le me volent a mal turner :  
Ceo est lur dreit de mesparler*

*Les contes ke jo sai verrais,  
Dunt li Bretun unt fait les lais,  
Vos conterai assez briefment.  
El chief de cest comencement,  
Sulunc la lettre e l'escriture,  
Vos mosterai une aventure  
Ki en Bretagne la Menur  
Avint al tens anciënur.  
En cel tens tint Hoels la tere,  
Sovent en peis, sovent en guere.  
Li reis aveit un suen barun  
Ki esteit sire de Liün :  
Oridials esteit apelez ;  
De sun seignur fu mult privez,  
Chivaliers ert pruz e vaillanz.*

*Qui de bonne matière traite  
Moult lui pèse si bien n'est faite.  
Oyez seigneurs que dit Marie  
Qui en son temps pas ne s'oublie. <sup>i</sup>  
Celui que gens doivent louer  
qui en bien fait de soi parler.  
Mais quand il est en un pays  
Un homme ou femme de grand prix  
Ceux qui de son bien ont envie  
Souvent en disent vilenies.  
Son prix ils veulent abaisser  
Et ils commencent le métier  
Du mauvais chien couard et félon  
Qui mord les gens par trahison.  
Je ne veux pas pour ça laisser.  
Si les bavards et les grossiers  
Qui veulent en mal me tourner  
C'est bien leur droit de mal parler.*

*Tous les contes que je sais vrais  
Dont les Bretons ont fait des lais  
Vous conterai brièvement.  
En fin de ce commencement  
Selon la lettre et l'écriture  
Vous montrerai une aventure  
Qui en Bretagne la Menure <sup>ii</sup>  
Advint en un temps très ancien.  
Quand Hoïlas tenait sa terre.  
Souvent en paix souvent en guerre  
Ce roi avait un sien baron  
Qui était sire de Léon.  
Il avait pour nom Oridial.  
Leurs relations étaient cordiales.  
Ce chevalier preux et vaillant*

*De sa moillier out dous enfanz,  
Un fiz e une fille bele.  
Noguent ot nun la damaisele,  
Guigeimar noment le dancel ;  
El reaulme nen out plus bel.  
A merveille l'amot sa mere  
E mult esteit bien de sun pere.  
Quant il le pout partir de sei,  
Si l'enveat servir un rei.  
Li vadlez fu sages e pruz,  
Mult se faseit amer de tuz.  
Quant fu venu termes e tens  
Ke il aveit eage e sens,  
Li reis le adube richement,  
Armes li dune a sun **talent**  
**Guigemar** se part de la curt ;  
Mult i dona ainz k'il s'en turt.*

*En Flaundes vait pur sun pris quere :  
La out tuz jurz estrif e guerre.  
En Lorreine ne en Burguine,  
Ne en Angou ne en Gascuine,  
A cel tens ne pout hom truver  
Si bon chevalier ne sun per.  
De tant i out mespris Nature  
Ke unc de nule amur n'out cure.  
Suz ciel n'out dame ne pucele  
Ki tant par fust noble ne bele,  
Se il dē amer la requeist,  
Ke volentiers nel retenist.  
Plusurs le requistrent suvent,  
Mais il n'aveit de ceo talent.  
Nuls ne se pout aparceveir  
Ke il volsist amur avoir :  
Pur ceo le tienent a peri  
E li estrange e si ami.  
En la flur de sun meillur pris  
S'en vait li ber en sun pais  
Veer sun pere e sun seigneur,  
Sa bone mere e sa sorur,*

*De sa femme avait deux enfants  
Un fils, une fille charmante.  
La fille s'appelait Nogente  
Et Guigemar le damoiseau.  
Aucun autre n'était plus beau.  
A merveille l'aimait sa mère  
Tout comme aussi l'aimait son père.  
Quand il put l'éloigner de soi  
Il l'envoya servir un roi.  
Le jeune homme était preux et sage  
De tous il se faisait aimer.  
Quand est arrivé le moment  
Où il avait âge et bon sens  
Le roi l'adouba richement  
Armes à son goût lui donnant.  
En quittant la cour Guigemar  
Donna beaucoup à son départ.*

*Cherchant la gloire il va en Flandre  
Lieu fertile en guerre et esclandres.  
Ni en Lorraine ou en Bourgogne,  
Ni en Anjou ni en Gascogne,  
On n'eût en ce temps pu trouver  
Un aussi brave chevalier.  
De tant se méprit la nature  
D'aucun amour il n'avait cure.  
Sous ciel n'était dame ou pucelle  
Qui parmi les nobles et belles  
S'il l'avait priée de l'aimer  
L'aurait volontiers repoussé.  
Plusieurs le cherchèrent souvent  
Mais il n'avait pas ce penchant.  
Personne en lui jamais ne vit  
D'aimer le désir ou l'envie.  
Pour ça tous le pensaient perdu  
Ses amis et les inconnus.  
En la fleur de son meilleur prix  
Le preux rentra en son pays  
Pour voir son père et son seigneur  
Sa bonne mère et puis sa sœur*

*Ki mult l'aveient desiré.  
Ensemble od eus ad sujurné,  
Ceo m'est avis, un meis entier.*

*Talent li prist d'aler chacier:  
La nuit somunt ses chevaliers,  
Ses veneürs e ses berniers;  
Al matin vait en la forest,  
Kar cel deduit forment li plest.  
A un grant cerf sunt aruté,  
E li chien furent descuplé:  
Li veneür curent devaunt;  
Li damaisels se vait targaunt.  
Sun arc li portë un vallez,  
Sun ansac e sun berserez.  
Traire voleit, si mes eüst,  
Ainz ke d'iluec se remeüst.*

*En l'espeise d'un grant buissun  
Vit une bise od un foün;  
Tute fu blanche cele beste,  
Perches de cerf out en la teste;  
Sur le bai del brachet sailli.  
Il tent sun arc, si trait a li,  
En l'esclot la feri devaunt;  
Ele chaï demeintenaunt.*

*2 La seete resort ariere,  
Guigemar fiert en tel maniere  
En la quisse deske al cheval,  
Ke tut l'estuet descendre aval;  
Ariere chiet sur l'erbe drue  
Delez la bise ke out ferue.  
La bise, ke nafree esteit,  
Anguissuse ert, si se plaineit;  
Après parla en itel guise:  
«oï, lase! Jo sui ocise!  
E tu, vassal, ki m'as nafree,  
Tel seit la tue destinee:  
Jamais n'aies tu med[e]cine!  
Ne par herbe ne par racine*

*Qui depuis longtemps l'attendaient.  
Avec eux il a séjourné  
A mon avis un mois entier.*

*Désir le prit d'aller chasser.  
Il convoqua ses chevaliers  
Ses veneurs et ses écuyers.  
Au matin il va en forêt  
Car ce plaisir beaucoup lui plaît.  
Un grand cerf veulent forcer  
Et les chiens furent découplés.  
Les veneurs courent en avant.  
Le damoiseau reste et attend.  
Son arc lui apporte un valet  
Son poignard et son lévrier.  
Sur une cible il veut tirer  
Avant que de là s'en aller.*

*Dans l'épaisseur d'un grand buisson  
Il vit une biche et un faon.  
Toute blanche était cette bête  
De bois était ornée sa tête.  
Aux abois du chien elle bondit.  
Il tend son arc tire sur elle,  
Il la blesse au sabot avant.  
Elle tombe immédiatement.  
La flèche ressort en arrière  
Blesse Guigemar à travers  
Sa cuisse jusqu'à son cheval,  
Tant qu'il lui faut descendre aval.  
Sur l'herbe drue il est tombé  
Près de la biche qu'a blessée.  
La biche qui était meurtrie  
En tourment se met à gémir.  
Après elle lui parla ainsi  
« Hélas, hélas ! Je suis occise !  
Et toi vassal qui m'a blessée  
Telle sera ta destinée.  
Jamais tu n'auras médecine  
Ni par herbe ni par racine*

*Ne par mire ne par pociun  
N'avras tu jamés garisun  
De la plaie ke as en la quisse,  
De s[i] ke cele te guarisse  
Ki souffera pur tue amur  
Issi grant peine e tel dolur  
Ke unkes femme taunt ne suffri;  
E tu ref[e]ras taunt pur li,  
Dunt tut cil s'esmerveillerunt  
Ki aiment e amé avrunt  
U ki pois amerunt après.  
Va t'en de ci! Lais m'aver pes!»*

*Guigemar fu forment blescié;  
De ceo k'il ot est esmaiez.  
Començat sei a purpenser  
En quel tere purrat aler  
Pur sa plaie faire guarir;  
Kar ne se volt laissier murir.  
Il set assez e bien le dit  
Ke unke femme nule ne vit  
A ki il [a]turnast s'amur  
Ne kil guaresist de dolur.  
Sun vallet apelat avaunt:  
«amis,» fait il, «va tost poignaunt!  
Fai mes compaignuns retourner;  
Kar jo voldrai od eus parler.»  
Cil point avaunt, e il remaint;  
Mult anguissusement se pleint.  
De sa chemise estreitement  
Sa plaie bende fermement.*

*Puis est muntez, d'iluec s'en part;  
Ke esloignez seit mult li est tart:  
Ne volt ke nul des suens i vienge,  
Kil desturbast ne kil retienge.  
Le travers del bois est alez  
Un vert chemin ki l'ad menez  
Fors a la laundë; en la plaigne  
Vit la faleise e la muntaigne*

*Ni par myrrhe ni par potion.  
Jamais tu n'auras guérison  
De la plaie qui est à ta cuisse  
Sauf par celle, que tu guérisses,  
Qui souffrira pour ton amour  
Si grande peine et de douleur  
Qu'aucune femme a tant souffert  
Et si tu souffres autant pour elle  
Ce dont tous s'émerveilleront  
Qui aiment et aimé auront  
Et ceux qui aimeront après.  
Va-t-en d'ici. Laisse-m'en paix. »*

*Guigemar était fort blessé  
Ce qu'il a ouï l'a troublé.  
Il se prit à se demander  
En quelle terre il peut aller  
Pour que sa plaie puisse guérir  
Car il ne voulait pas mourir.  
Il sait bien et bien se le dit  
Que jamais nulle femme il vit  
A qui son amour il rendit  
Ni qui de douleur l'eut guéri.  
Donc il appela son valet  
« Ami, fait-il, te faut aller !  
Fais mes compagnons retourner  
Je voudrais avec eux parler. »  
Il reste et le valet s'élance.  
Très angoissé il se lamente.  
De sa chemise étroitement  
Il bande sa plaie fermement.*

*Puis il remonte et de là part  
Car de s'éloigner il lui tarde.  
Il veut que nul des siens ne vienne  
Le déranger ou le retienne.  
A travers bois il est allé  
Par vert chemin qui l'a mené  
Hors du bois dans la lande. En plaine  
Il vit le mont et la falaise*

*De une ewe ke desuz cureit;  
Braz fu de mer, hafne i aveit.  
El hafne out une sule nef,  
Dunt guigemar choisi le tref;*

*Mult esteit bien apparillee.  
Defors e dedenz fu peiee:  
Nuls hum n'i pout trover jointure;  
N'i out cheville ne closture  
Ki ne fust tute d'ebenus;  
Suz ciel n'at or ki vaille plus.  
La veille fu tute de seie,  
Mult est bele ki la depleie.  
Li chivaliers fu mult pensis:  
En la cuntree n'el pais  
N'out unkes mes oï parler  
Ke nefs i pussent ariver.  
Avaunt alat, descendi jus;  
A graunt anguisse munta sus.  
Dedenz quida hummes truver  
Ki la nef deüssent garder;  
N'i aveit nul, ne nul ne vit.  
En mi la nef trovat un lit  
Dunt li pecul e li limun  
Furent a l'ovre salemun,  
Tailliez a or, tut a truffure,  
De ciprés e de blanc ivoure;  
D'un drap de seie a or teissu  
Est la coilte ki desus fu.  
Les autres dras ne sai preisier;  
Mes tant vos di de l'oreillier:  
Ki sus eüst sun chief tenu  
Jamais le peil n'avreit chanu;  
Le couvertur tut sabelin  
Vols fu du purpre alexandrin.  
Deus chandelabres de fin or--  
Le pire valeit un tresor--  
El chief de la nef furent mis;  
Desus out deus cirges espris.  
De ceo s'esteit il merveilliez.*

*Où au-dessous une eau courait.  
Le bras de mer avait un port.  
Seule une nef était au port  
Dont Guigemar le mât voyait.*

*Elle était bien appareillée  
Dehors et dedans calfatée.  
Nul n'y pouvait trouver jointure  
Elle n'eut cheville ou clôtüre  
Qui de bois d'ébène ne fussent.  
Sous le ciel rien ne valait plus.  
Sa voile était toute de soie  
Très belle quand on la déploie.  
Le chevalier était pensif  
En la contrée en ce pays  
Jamais n'avait ouï parler  
Que des nefs pussent arriver.  
Il avança, alla en bas.  
A grande angoisse il y entra.  
Il pensait des hommes y trouver  
Qui cette nef dussent garder.  
Personne. Aucun homme il ne vit.  
Au milieu il trouva un lit  
Dont tant le pied que les limons  
Semblaient œuvre de Salomon  
Décorés d'or tout incrustés  
D'ivoire blanc et de cyprès.  
D'un drap de soie tout d'or brodé  
Est la couette qui le couvrait.  
Les autres draps ne sais priser  
Mais vous dirai de l'oreiller.  
Qui eut dessus son chef tenu  
Jamais cheveux n'aurait chenu.  
La couverture en zibeline  
Le dais de pourpre alexandrine.  
Deux candélabres de fin'or  
(Le pire valait un trésor)  
En proue de la nef étaient mis  
Allumés avec deux bougies.  
De tout ça il s'émerveillait.*

Il s'est sur le lit apuiez;  
 Reposé s'est, sa plaie dolt.  
 Puis est levez, aler s'en volt;  
 Il ne pout mie retourner:  
 La nef est ja en halte mer,  
 Od lui s'en vat delivrement;  
 Bon orét out e süef vent,  
 N'i ad mais nient de sun repaire;  
 Mult est dolent, ne seit **ke faire**  
 3 N'est merveille së il s'esmaie,  
 Kar grant dolur out en sa plaie;  
 Suffrir li estut l'aventure.  
 A deu prie k'en prenge cure,  
 K'a sun poeir l'ameint a port  
 E sil defende de la mort.  
 El lit se colcha, si s'en dort;  
 Hui ad trespasé le plus fort:  
 Ainz le vespré ariverat  
 La ou sa guarisun avrat,  
 Desuz une antive cité,  
 Ki esteit chief de cel regné.

Li sires ki la mainteneit  
 Mult fu velz humme e femme aveit,  
 Une dame de haut parage,  
 Franche, curteise, bele e sage;  
 Gelus esteit a desmesure;  
 Kar ceo purportoit la nature.  
 Ke tut li veil seient gelus--  
 Mult hiet chascun kë il seit cous--  
 Tels [est] de eage le trespas.  
 Il ne la guardat mie a gas.  
 En un vergier suz le dongun,  
 La out un clos tut environ;  
 De vert marbre fu li muralz,  
 Mult par esteit espés e halz;  
 N'i out fors une sule entree,  
 Cele fu noit e jur gardeee.  
 De l'altre part fu clos de mer;  
 Nuls ne pout eissir në entrer,

Sur le lit il s'est appuyé  
 Pour reposer car il souffrait.  
 Levé il voulait s'en aller  
 Mais il ne put pas retourner.  
 La nef était en haute mer  
 Et avec lui va librement  
 Par très beau temps et joli vent.  
 Elle va, pas à son repaire.  
 Désolé il ne sait que faire  
 Pas étonnant qu'il s'en effraie  
 Car douloureuse était sa plaie.  
 Mais telle était son aventure.  
 Il pria Dieu d'en prendre cure  
 Que son pouvoir l'amène à port  
 Et le défende de la mort.  
 Il se coucha et il s'endort  
 C'est la fin du jour le plus fort.  
 C'est à vesprée qu'il arriva  
 Là où guérison il aura  
 Dessous une antique cité  
 Capitale de sa contrée.

Le seigneur qui la gouvernait  
 Etait un vieux qui femme avait  
 Une dame de haut parage  
 Franche, courtoise, belle et sage.  
 Il était jaloux sans mesure  
 Car ainsi le veut la nature  
 Que tous les vieux soient des jaloux  
 Chacun haïssant d'être cou. <sup>iii</sup>  
 Telle est d'âge la destinée.  
 Il la gardait pas à moitié <sup>iv</sup>  
 En un verger sous le donjon  
 Bien clôturé tout environ.  
 De marbre vert le mur était  
 De toute part haut et épais  
 Il n'avait qu'une seule entrée  
 Qui nuit et jour était gardée.  
 La mer fermait l'autre côté.  
 Nul ne peut sortir ou entrer

*Si ceo ne fust od un batel,  
Se busuin eüst al chastel.  
Li sire out fait dedenz le mur,  
Pur mettre i sa femme a seür,  
Chaumbre; suz ciel n'en out plus bele.  
A l'entree fu la chapele.  
La chaumbre ert peinte tut entour:  
Venus, la deuesse d'amur,  
Fu tres bien [mise] en la peinture,  
Les traiz mustrez e la nature  
Cument hom deit amur tenir  
E léalment e bien servir;  
Le livre ovide, ou il enseine  
Coment chascun s'amur estreine,  
En un fu ardent le gettout  
E tuz iceus escumengout  
Ki ja mais cel livre lirreient  
Ne sun enseignement fereient.*

*La fu la dame enclose e mise.  
Une pucele a sun servise  
Li aveit sis sires bailliee,  
Ki mult ert franche e enseigniee,  
Sa niece, fille sa sorur.  
Entre les deus out grant amur;  
Od li esteit quant il errout,  
De ci la kë il reparout,  
Hume ne femme n'i venist,  
Ne fors de cel murail ne issist.  
Uns vielz prestres blancs e floriz  
Guardout la clef de cel postiz;  
Les plus bas membres out perduz:  
Autrement ne fust pas creüz;  
Le servise deu li diseit  
E a sun mangier la serveit.  
Cel jur meïsme ainz relevee  
Fu la dame el vergier alee;  
Dormie aveit après mangier,  
Si s'est alee esbanier,  
Ensemblë od li la meschine.*

*Autrement qu'avec un bateau  
En cas de besoin du château.  
Le sire avait fait dans le mur  
Pour y mettre sa femme au sûr  
Une chambre vraiment très belle.  
A l'entrée était la chapelle.  
La chambre est peinte tout autour.  
Vénus la déesse d'amour  
Était très bien en la peinture  
Montrant les traits et la nature  
Comment homme amour doit tenir  
Et loyalement bien servir.  
Le livre d'Ovide où il dit  
Comment d'amour avoir les fruits  
En un feu ardent le jetait  
Et tous ceux elle maudissait  
Qui jamais ce livre liraient  
Ou son enseignement suivraient.*

*Là fut la dame enclose et mise.  
Une fille pour son service  
Le sire lui avait donnée  
Elle était franche et éduquée,  
Sa nièce, fille de sa sœur.  
Entre les deux que du bonheur.  
Elle était là quand il errait.  
Jusqu'au jour où il revenait  
Nul homme ou femme ne venait  
Ni hors de ce mur ne sortait.  
Un vieux prêtre chenu et terne  
Gardait la clef de la poterne.  
Les plus bas membres avait perdus  
Sans quoi on ne l'aurait pas cru.  
La messe de Dieu lui disait  
Et son manger il lui servait.  
Ce même jour dès que levée  
La dame est allée au verger.  
À son réveil après manger  
Elle y alla pour s'amuser  
En compagnie de la meschine.*

*Gardent aval vers la marine;  
La neif virent al flot muntant,  
Quë el hafne veneit siglant;  
Ne veient rien que la cunduie.  
La dame volt turner en fuie:  
Si ele ad poür n'est merveille;  
Tute en fu sa face vermeille.  
Mes la meschine, que fu sage  
E plus hardie de curage,  
La recunforte e aseüre.  
Cele part vunt grant aleüre.  
Sun mantel ost[e] la pucele,  
Entre en la neif, que mult fu bele.  
Ne trovat nule rien vivant  
For sul le chevaler dormant;  
Pale le vit, mort le quida;  
Arestut sei, si esgarda.  
Ariere vait la dameisele,  
Hastivement la dame apele,  
Tute la verité li dit,  
Mult pleint le mort quë ele vit.  
Respunt la dame: «or i alums!  
S'il est mort, nus l'enfuürums;  
Nostre prestre nus aidera.  
Si vif le truis, il parlera.»*

*Ensemble vunt, ne targent mes,  
La dame avant e ele après.  
4 Quant ele est en la neif entree,  
Devant le lit est arestee;  
Le chevaler ad esgardé,  
Mut pleint sun cors e sa beuté;  
Pur lui esteit triste e dolente,  
E dit que mar fu sa juvente.  
Desur le piz li met sa main;  
Chaut le senti e le quor sein,  
Que suz les costez li bateit.  
Le chevaler, que se dormeit,  
S'est esveillez, si l'ad veüe;  
Mut en fu lez, si la salue:*

*En regardant vers la marine  
Elles voient la nef au flot montant  
Qui vers le port venait cinglant  
Sans personne pour la conduire.  
La dame vite veut s'enfuir.  
Si elle a peur n'est pas merveille  
Tout son visage était vermeil.  
Mais la fille qui était sage  
Hardie et pleine de courage  
La réconforte et la rassure.  
Les deux courent à grande allure.  
Ôtant son manteau, la pucelle  
Entre en la nef qui était belle.  
Rien de vivant elle n'y vit  
Sauf le chevalier endormi.  
En s'arrêtant, le regarda.  
Pâle le vit mort le pensa.  
De là sortant la demoiselle  
Hâtivement la dame appelle  
La vérité elle lui dit  
Plaignant fort le mort qu'elle vit.  
La dame lui répond : « Allons.  
S'il est mort, nous l'enterrerons.  
Notre prêtre nous aidera.  
S'il est vivant, il parlera. »*

*Ensemble elles vont sans tarder,  
La dame avant et elle après.  
Quand furent en la nef entrée  
Devant le lit s'est arrêtée.  
Le chevalier elle esgarda.  
Plaignant son corps et sa beauté.  
Ayant pour lui grande pitié  
Dit que malheur fut sa jeunesse.  
Sur sa poitrine met la main.  
Chaud le sentit et le cœur sain  
Qui sous les côtes lui battait.  
Le chevalier qui sommeillait  
Se réveilla et à sa vue  
Fut tout joyeux. Il la salue.*

*Bien seit k'il est venu a rive.  
 La dame, plurante e pensive,  
 Li respundi mut bonement,  
 Demande li cumfaitement  
 Il est venuz e de queil tere,  
 S[i] il est eisselez pur guere.  
 «dame,» fet il, «ceo n'i ad mie;  
 Mes si vus plest que jeo vus die  
 La verité, vus cunterai;  
 Nient ne vus en celerai.  
 De bretaine la menur fui.  
 En bois alai chacier jeo ui;  
 Une blanche bise feri,  
 E la saete resorti,  
 En la quisse m'ad si nafré,  
 Jamés ne quid estre sané.  
 La bise se pleint e parlet,  
 Mut me maudist e [si] jurat  
 Que ja n'eüs[se] guarisun  
 Si par une meschine nun;  
 Ne sai u ele seit trovee.  
 Quant jeo oï la destinee,  
 Hastivement del bois eissi.  
 En un hafne cest[e] nef vi;  
 Dedenz entrai, si fis folie;  
 Od mei s'en est la neif ravie.  
 Ne sai u jeo sui arivez,  
 Coment ad nun cest citez.  
 Bele dame, pur deu vus pri,  
 Cunseillez mei, vostre merci!  
 Kar jeo ne sai queil part aler,  
 Ne la neif ne puis gouverner.»*

*El li respunt: «bel sire chiers,  
 Cunseil vus dirai volenters:  
 Ceste cité est mun seignur  
 E la cuntre[e] tut entur;  
 Riches hum est de haut parage,  
 Mes mut par est de grant eage;*

*Bien sait qu'il est venu à rive.  
 La dame, pleurant et pensive,  
 Lui répondit très gentiment.  
 Elle lui demande comment  
 Il est venu de quelle terre  
 S'il est exilé par la guerre.  
 « Dame, dit-il, « non pas ainsi.  
 S'il vous plaît que je vous la dise  
 La vérité vous conterai  
 Rien d'elle ne vous cacherai.  
 De Bretagne Menure suis.  
 Chassant en un bois aujourd'hui  
 Là biche blanche j'ai blessée  
 Hélas la flèche a ricoché.  
 À la cuisse m'a tant blessé  
 Que jamais je n'en guérirai.  
 La biche qui souffrait parla.  
 Elle me maudit puis jura  
 Que jamais n'aurai guérison  
 Sinon par une femme ou non.  
 Mais je ne sais où la trouver.  
 Quand j'eus ouï ma destinée  
 Prestement du bois suis sorti.  
 En un port cette nef je vis.  
 Dedans j'y entrais par folie  
 Et avec moi elle est partie.  
 J'ignore où je suis arrivé  
 Et le nom de cette cité.  
 Ô dame par Dieu je vous prie,  
 Conseillez-moi ayez merci  
 Car je ne sais pas où aller  
 Et la nef ne puis gouverner. »*

*Elle répond : « Beau et cher sire  
 Je vais volontiers tout vous dire.  
 À mon seigneur est la cité  
 Comme tout autour la contrée.*

*L'homme est riche et de haut parage  
 Mais parce qu'il est d'un grand âge*

Anguissusement est gelus.  
Par cele fei ke jeo dei vus,  
Dedenz cest clos m'ad enseree.  
N'i ad fors une sule entree;  
Un viels prestre la porte garde:  
Ceo doins[e] deus que mal feu l'arde!  
Ici sui nuit e jur enclose;  
Ja nule fiez nen eirc si ose  
Que j'en ise s'il nel comande,  
Si mis sires ne me demande.  
Ci ai ma chambre e ma chapele,  
Ensemble od mei ceste pucele.  
Si vus [i] plect a demurer  
Tant que [vus meuz] pussez errer,  
Volenters vus sojournerum  
E de [bon] queor vus servirum.»  
Quant il ad la parole oïe,  
Ducement la dame mercie:  
Od li sujurnerat, ceo dit.

En estant s'est drelié el lit;  
Celes li aïent a peine;  
La dame en sa chambre le meine.  
Desur le lit a la meschine,  
Triers un dossal que pur cortine  
Fu en la chambre apareillez,  
La est li dameisels cuchez.  
E[n] bacins de or [ewe] aporterent,  
Sa plaie e sa quisse laverent,  
A un bel drap de cheisil blanc  
Li osterent entur le sanc;  
Pus l'unt estreitement bendé.  
Mut le tienent en grant chierté.  
Quant lur manger al vespré vient,  
La pucele tant en retient  
Dunt li chevalier out asez;  
Bien est peüz e abevrez.  
Mes amur l'ot feru al vif;  
Ja ert sis quors en grant estrif,  
Kar la dame l'ad si nafré,

Il est terriblement jaloux.  
La vérité dirai pour vous  
Dans ce clos il m'a enfermée  
Qui seulement n'a qu'une entrée.  
Un vieux prêtre la porte garde  
Dieu veuille que le mal feu l'arde.  
Ici suis nuit et jour enclose.  
M'en aller je ne puis et n'ose  
En sortir que s'il le commande  
Lorsque mon seigneur me demande.  
Ci j'ai ma chambre et ma chapelle  
Et avec moi cette pucelle.  
S'il vous plaît d'ici demeurer  
Avant de pouvoir voyager  
Volontiers nous vous logerons  
Et de bon cœur vous servirons. »  
Quand il eut ces paroles ouïes  
Doucelement il la remercie  
Dit qu'avec elle il restera.

Sur ce du lit il se dressa.  
Les femmes l'aident avec peine.  
La dame en sa chambre le mène  
Et sur le lit de la meschine  
Derrière un rideau pour courtine  
Dans la chambre bien arrangée  
Le damoiseau fut là couché.  
Des bassins d'eau elles portèrent  
Sa plaie et sa cuisse lavèrent.  
Avec un beau drap de lin blanc  
Elles ôtèrent tout le sang  
Puis l'ont étroitement bandé.  
Moult le tiennent avec bonté.  
À vesprée quand vint leur manger  
La pucelle en a prélevé  
Ce qu'il fallait au chevalier.  
Bien est repu et abreuvé.  
Mais amour au vif l'a blessé.  
Déjà son cœur est tourmenté  
Car la dame l'a tant blessé

*Tut ad sun país ublié.  
De sa plaie nul mal ne sent;  
Mut suspire anguisusement.  
La meschine kil deit servir  
Prie qu'ele [le] laist dormir.  
Cele s'en part, si l'ad laissié,  
Puis k'il li ad duné cungé;  
Devant sa dame en est alee,  
Quë aukes esteit reschaufée  
Del feu dunt guigemar se sent  
Que sun queor alume e esprent*

**5** *Li chevaler fu remis suls;  
Pensis esteit e anguissus;  
Ne seit uncore que ceo deit,  
Mes nepurquant bien s'aparceit  
Si par la dame n'est gariz,  
De la mort est seürs e fiz.  
«allas!» fet il, «quel le ferai?  
Irai a li, si li dirai  
Quë ele eit merci e pité  
De cest cheitif descunseillé.  
S'ele refuse ma priere  
E tant seit orgoilluse e fiere,  
Dunc m'estuet [il] a doel murir  
E de cest mal tuz jurs languir.»  
Lors suspirat; en poi de tens  
Li est venu novel purpens,  
E dit que souffrir li estoet;  
Kar [is]si fait ki me[u]s ne poet.  
Tute la nuit ad si veillé  
E suspiré e travaillé;  
En sun queor alot recordant  
Les paroles e le semblant,  
Les oilz vairs e la bele buche,  
Dunt la dolçurs al quor li tuche.  
Entre ses denz merci li crie;  
Pur poi ne l'apelet s'amie.  
S'il seüst quei ele senteit  
E cum l'amur la destreineit,*

*Qu'il a son pays oublié.  
De sa plaie aucun mal ne sent  
Mais il soupire anxieusement.  
A celle qui doit le servir  
Il prie de le laisser dormir.  
Elle part, ainsi l'a laissé  
Puisqu'il lui a donné congé.  
Près de la dame elle est allée  
Qui un peu était échauffée  
Du feu que Guigemar sentait  
Et qui dans son cœur s'allumait.*

*Le chevalier demeuré seul  
Fort pensif et très angoissé  
Ne sait encore ce qu'était  
Mais cependant il comprenait  
Que si par dame il n'est guéri  
La mort pour lui est garantie.  
« Hélas, fait-il, que vais-je faire ?  
J'irai à elle et lui dirai  
Que de bon cœur elle ait pitié  
De ce chétif abandonné.  
Qu'elle refuse ma prière  
Et se montre orgueilleuse et fière  
Je devrai de douleur mourir  
Ou de ce mal toujours languir. »  
Il soupira mais peu après  
Il lui vint une autre pensée  
Qui dit que souffrir il allait  
Car rien d'autre ne se pouvait.  
Toute la nuit il a veillé  
Se tourmentant et soupirant.  
Son cœur allait se souvenant  
Les mots la voix et la semblance  
Les yeux bleus et la jolie bouche  
Dont la douceur au cœur le touche.  
Entre ses dents il crie merci.  
Pour peu il l'appelle sa mie.  
S'il eut su ce qu'elle sentait  
Et combien l'amour la troublait*

Mut en fust liez, mun escient;  
Un poi de rasuagement  
Li tolist auques la dolor  
Dunt il ot pal[e] la colur.  
Si il ad mal pur li amer,  
El ne s'en peot nient loër.  
Par matinet einz l'ajurnee  
Esteit la dame sus levee;  
Veillé aveit, de ceo se pleint;  
Ceo fet amur que la destreint.  
La meschine, quë od li fu,  
Ad le semblant aparceü  
De sa dame, quë ele amout  
Le chevaler que sojournout  
En la chambre pur guarisun;  
Mes el ne seit s'il eime u nun.

La dame est entree el muster,  
E cele vait al chevaler;  
Asise se est devant le lit;  
E il l'apele, si li dit:  
« amie, u est ma dame alee?  
Pur quei est el si tost levee? »  
Atant se tut, si suspira.  
La meschine l'areisuna.  
« sire, » fet ele, « vus amez;  
Gardez que trop ne vus celez!  
Amer poëz en iteu guise  
Que bien ert vostre amur assise.  
Ki ma dame vodreit amer  
Mut devrait bien de li penser;  
Cest'amur sereit convenable,  
Si vus amdui fussez estable.  
Vus estes bels e ele est bele. »  
Il respundi a la pucele:  
« jeo sui de tel amur espris,  
Bien me purrat venir a pis,  
Si jeo n'ai sucurs e aïe.  
Cunseillez me, ma duce amie!  
Que ferai jeo de cest'amur? »

Il s'en serait réjoui je pense.  
Un peu de ce rassurement  
Aurait soulagé la douleur  
Qui lui pâissait les couleurs.  
Si son mal était de l'aimer  
De moins elle ne peut se louer.  
À l'aurore de la journée  
La dame était déjà levée  
En se plaignant d'avoir veillé.  
C'était l'amour qui l'oppressait.  
La fille qui près d'elle était,  
À la semblance de sa dame  
Se rendit compte qu'elle aimait  
Le chevalier qui séjournait  
En la chambre pour guérison  
Mais sans savoir s'il l'aime ou non.

La dame entrée dans la chapelle  
Elle alla voir le chevalier  
Assise elle s'est devant le lit.  
Il l'appelle et ainsi lui dit :  
« Amie, où est ma dame allée ?  
Pourquoi s'est-elle tôt levée ? »  
Puis il se tut et soupira.  
La meschine le raisonna :  
« Sire, lui dit-elle, vous aimez.  
Gardez-vous de trop le cacher.  
Aimer pouvez à votre guise  
Si votre amour est bien assis.  
Qui ma dame voudrait aimer  
Doit d'abord d'elle bien penser.  
Cet amour serait convenable  
Si tous les deux le faisiez stable.  
Vous êtes beau et elle est belle. »  
Il répondit à la pucelle :  
« Je suis d'un tel amour épris  
Qu'il pourra m'arriver le pire  
Si nul ne vient me secourir.  
Conseillez-moi ma douce amie !  
Que ferai-je de cet amour ? »

*La meschine par grant duçur  
Le chevaler ad conforté  
E de s'aïe aseüré,  
De tuz les biens que ele pout fere;  
Mut ert curteise e deboneire.*

*Quant la dame ad la messe oïe,  
Ariere vait, pas ne se ublie;  
Saveir voleit quei cil feseit,  
Si il veilleit u [il] dormeit,  
Pur ki amur sis quors ne fine.  
Avant l'apelat la meschine,  
Al chevaler la fait venir:  
Bien li purrat tut a leisir  
Mustrer e dire sun curage,  
Tur[t] li a pru u a damage.  
Il la salue e ele lui;  
En grant effrei erent amdui.  
Sil ne l'osot niënt requere;  
Pur ceo qu'il ert d'estrage tere,  
Aveit poür, s'il li mustra[s]t.  
Que el l'en haïst e esloina[s]t.  
Mes ki ne mustre s'enferté  
A peine en peot aver santé:  
Amur est plai[e de]denz cors,  
E si ne piert niënt defors.  
Ceo est un mal que lunges tient,  
Pur ceo que de nature vient;  
Plusurs le tienent a gabeis,  
Si cume li vilain curteis,  
Ki jolivent par tut le mund,  
Puis se avantent de ceo que funt  
N'est pas amur, einz est folie  
E mauveisté e lecherie.  
6 Ki un en peot leal trover,  
Mut le deit servir e amer  
[e] estre a sun comandement.  
Guigemar eimoit durement:  
U il avrat hastif sucurs,  
U li esteot vivre a reburs.*

*La meschine très doucement  
A conforté le chevalier.  
De son aide l'a assuré  
Et du mieux que peut de tout faire  
Tant est courtoise et débonnaire.*

*Quand la dame eut la messe ouïe  
En revenant pas ne s'oublie, <sup>v</sup>  
Et veut savoir ce que faisait  
S'il veillait ou bien s'il dormait  
Celui pour qui son cœur battait.  
La meschine lors l'appela.  
Au chevalier la fait venir,  
Qu'elle puisse tout à loisir  
Montrer et dire son courage  
Qu'il en sorte bien ou dommage.  
Il la salue et elle aussi.  
Tous deux étaient d'effroi transis.  
S'il n'osait rien lui demander  
C'est qu'il venait de l'étranger.  
Il craignait s'il le lui disait  
Que de haine elle ne l'éloigne.  
Mais qui ne montre pas sa plaie  
Ne peut recouvrer la santé.  
L'amour est plaie dedans le corps  
Et s'il n'en paraît rien dehors  
C'est un mal qui très longtemps tient  
Par ce que de nature il vient.  
Certains le tiennent pour un jeu  
Comme les vilains séducteurs  
Qui en plaisantent par le monde  
Pour se vanter de ce qu'ils font.  
N'est pas amour mais bien folie  
Mauvaiseté et lècherie.  
Qui un honnête peut trouver  
Doit bien le servir et l'aimer  
Et être à son commandement.  
Guigemar aimait ardemment.  
Ou il aura vite un secours  
Ou il devra vivre à rebours.*

*Amur li dune hardement:  
Il li descovre sun talent.*

*«dame,» fet il, «jeo meorc pur vus;  
Mis quors en est mut anguissus;  
Si [vus] ne me volez guarir,  
Dunc m'estuet [il] en fin murir.  
Jo vus requeor de drüerie;  
Bele, ne me escundiez mie!»  
Quant ele l'at bien entendu,  
Avenaument ad respundu;  
Tut en riant li dit: «amis,  
Cest conseil sereit trop hastis,  
De otrier vus ceste priere:  
Jeo ne sui mie acustumere.»  
«dame,» fet il, «pur deu, merci!  
Ne vus ennoit si jol vus di !  
Femme jolive de mestier  
Se deit lunc tens faire preier  
Pur sei cherei, que cil ne quit  
Quë ele eit usé cel deduit;  
Mes la dame de bon purpens,  
Ki en sei eit valur ne sens,  
S'ele treve hume a sa manere,  
Ne se ferat vers lui trop fiere;  
Ainz l'amerat, si'n avrat joie;  
Ainz que nul le sachet u oie,  
Avrunt il mut de lur pruz fait.  
Bele dame, finum cest plait!»*

*La dame entent que veirs li dit,  
E li otreie sanz respit  
L'amur de li, e il la baise.  
Desore est guigemar a aise.  
Ensemble gisent e parolent  
E sovent baisent e acolent;  
Bien lur covienge del surplus,  
De ceo que li autre unt en us!  
Ceo m'est avis, an e demi*

*Amour lui donna hardiesse  
Et son désir il lui découvre.*

*« Dame, fait-il, je meurs pour vous  
Mon cœur en est tout angoissé.  
Si vous ne me voulez guérir  
Il ne me reste qu'à mourir.  
Je vous demande par amour,  
Belle, de ne pas m'éconduire. »  
Après l'avoir bien entendu,  
Elle a gentiment répondu.  
Et lui dit en riant : « Ami  
Ce serait aller bien trop vite  
Que d'exaucer votre prière.  
Accoutumée je n'y suis guère. »  
« Dame, fait-il, par Dieu merci !  
Pardonnez-moi si je vous dis  
Que la jolive de métier  
Doit longtemps se faire prier  
Afin que ceux qui les désirent  
Ignorent que c'est leur plaisir.  
Mais la dame bien avisée  
Qui a bon sens et probité  
Et trouve un homme à sa manière  
Ne se fera pour lui trop fière  
Mais l'aimera et aura joie.  
Avant qu'on le sache ou le voie,  
Ils auront du mieux profité.  
Belle dame, j'ai terminé. »*

*La dame entend que vrai il dit.  
Et lui accorde sans répit  
Son amour, et lui il la baise.  
Dès lors Guigemar est à l'aise.  
Ensemble ils s'allongent et se parlent  
Souvent ils s'étreignent, s'embrassent ;  
Et bien leur convient le surplus  
De ce que les autres ont en us.  
À mon avis un an et plus*

*Fu guigemar ensemble od li.  
Mut fu delituse la vie;*

*Mes fortune, ki ne se oblie,  
Sa roe turnë en poi de hure,  
L'un met desuz, l'autre desure;  
Issi est de ceus [a]venu,  
Kar tost furent aparceü  
Al tens d'esté par un matin  
Just la dame lez le meschin;  
La buche li baise e le vis,  
Puis si li dit: «beus duz amis,  
Mis quors me dit que jeo vus perc:  
Veü serum e descobert.  
Si vus murrez, jeo voil murir;  
E si vus en peöz partir,  
Vus recoverez autre amur,  
E jeo remeindrai en dolur.»  
«dame,» fet il, «nel dites mes!  
Ja n'eie jeo joie ne pes,  
Quant vers nul'autre avrai retur!  
N'aiez de ceo nule poür!»  
«amis, de ceo me aseürez!  
Vostre chemise me livrez!  
El pan desuz ferai un plait;  
Cungé vus doins, u ke ceo seit,  
De amer cele kil desferat  
E ki despleer le savrat.»  
Il li baile, si l'aseüre;  
Le plet i fet en teu mesure:  
Nule femme nel desfereit,  
Si force u cutel n'i meteit.  
La chemise li dune e rent;  
Il la receipt par tel covent  
Que el le face seür de li  
Par une ceinture autresi,  
Dunt a sa char nue se ceint,  
Par mi le flanc aukes estreint;  
Ki la bucle purrat ovrir  
Sanz depescer e sanz partir,*

*Guigemar avec elle fut  
Leur vie fut emplie de délices.*

*Mais le sort jamais ne s'oublie.  
En peu d'heures tourne sa roue  
L'un met dessus l'autre dessous.  
Ainsi en est d'eux advenu  
Car bientôt furent aperçus.  
Un jour d'été par un matin  
Allongée contre le meschin  
Baisant sa bouche et son visage.  
Elle lui dit : « Beau doux ami,  
Mon cœur me dit que vais vous perdre  
Nous serons vus et découverts.  
Si vous mourez, je veux mourir.  
Si vous pouvez d'ici partir  
Un autre amour vous trouverez  
Et moi en douleur resterai. »  
« Dame, ne dites ça jamais  
Car je n'aurais ni joie ni paix  
Si vers une autre je tournais.  
N'ayez nulle peur de cela. »  
« Ami, de ça assurez-moi !  
Vostre chemise donnez-moi.  
Sur son pan un nœud je ferai.  
Où que ce soit je vous permets  
D'aimer celle qui défera  
Et qui le déplier saura. »  
Tout confiant, il la lui donne.  
Elle fait le pli mais de sorte  
Que ne le rompe nulle femme  
À moins qu'elle y mette une lame.  
La chemise lui donne et rend.  
Il la reçoit à condition  
Qu'elle le fasse d'elle sûr  
De même par une ceinture  
Dont était ceinte sa chair nue  
Et lui serrait un peu le flanc.  
Qui la boucle pourra ouvrir  
Sans la briser, ni déchirer,*

*Il li prie que celui aint.  
Il la baisë, ataunt remaint.*

*Cel jur furent aparceü,  
Discovert, trové e veü  
D'un chamberlenc mal veisié  
Que si sires l'out enveié;  
A la dame voleit parler,  
Ne pout dedenz la chambre entrer;  
Par une fenestre les vit;  
Veit a sun seignur, si lui dit.  
Quant li sires l'ad entendu,  
Unques mes tant dolent ne fu.  
De ses priveiz demanda treis,  
A la chambre vait demaneis;  
Il en ad fet l'us depescer,  
Dedenz trovat le chevaler.  
Pur la grant ire quë il a  
A ocire le cumaunda.  
Guigemar est en piez levez,  
Ne s'est de niënt esfreez.  
Une grosse perche de sap,  
U suleient pendre li drap,  
Prist en ses mains e sis atent;  
Il en ferat aukun dolent:  
Ainz kë il de eus seit aprimez,  
Les avrat il tut maimez.  
Le sire l'ad mut esgardé,  
Enquis li ad e demandé  
Kë il esteit e dunt fu nez  
E coment est la einz entrez.  
Cil li cunte cum il i vient  
E cum la dame le retient;  
Tute li dist la destinee  
De la bise ke fu nafree  
E de la neif e de sa plaie;  
Ore est del tut en sa manaie.  
Il li respunt que pas nel creit  
E s'issi fust cum il diseit,  
Si il peüst la neif trover,*

*Il la laisse aimer celui-là.  
Il l'embrassa et s'en tint là.*

*Ce jour ils furent aperçus,  
Découverts et trouvés et vus  
Par un chambellan indiscret  
Que le sire avait envoyé.  
À la dame il voulait parler.  
Ne pouvant dans la chambre entrer,  
Par une fenêtre il les vit.  
Et à son seigneur il le dit.  
Quand le sire l'eut entendu,  
Jamais tant blessé il ne fut.  
Accompagné de trois valets  
À la chambre tôt est allé.  
Il en a fait l'huis défoncer  
Et là trouva le chevalier.  
En grande colère qu'il a  
De le tuer il ordonna.  
Guigemar alors s'est levé.  
Il n'était en rien effrayé.  
La grosse perche de sapin  
Qui servait à pendre le linge  
Il prit en mains et puis attend.  
Il en fera certains dolents.  
Ceux qui oseront s'approcher  
Il les aura tous malmenés.  
Le seigneur longtemps le regarde.  
Pour s'enquérir il lui demande  
Qui il était, d'où il venait  
Comment il était là entré.  
Guigemar dit comment il vint,  
Comment la dame le retint.  
Il dit tout de la destinée  
De la biche qu'il a blessée  
Et de la nef et de sa plaie  
Qu'en son pouvoir il se rendait.  
L'autre dit que pas ne croyait  
Qu'il en était comme il disait  
Que s'il pouvait trouver la nef*

*Il le metreit giers en la mer:  
S'il guaresist, ceo li pesast,  
E bel li fust si il neiast.  
Quant il l'ad bien aseüré,  
El hafne sunt ensemble alé;  
La barge trevent, enz l'unt mis;  
Od lui s'en vet en sun païs.*

*La neif erre, pas ne demure.  
Li chevaler suspire e plure,  
La dame regretout sovent  
E prie deu omnipotent  
Qu'il li dunast hastive mort  
E que jamés ne vienge a port,  
S'il ne repeot aver s'amie,  
K'il desirat plus que sa vie.  
Tant ad cele dolur tenue  
Que la neif est a port venue  
U ele fu primes trovee:  
Asez iert pres de sa cuntree.*

*Al plus tost k'il pout s'en issi.  
Un damisel qu'il ot nurri  
Errot après un chevaler;  
En sa mein menot un destrer.  
Il le conut, si l'apelat,  
E li vallez se regardat:  
Sun seignur veit, a pié descent,  
Le cheval li met en present.  
Od lui s'en veit; joius en sunt  
Tut si ami ki trové l'unt  
Mut fu preisiz en sun païs,  
Mes tuz jurs ert maz e pensis.  
Femme voleient qu'il preisist,  
Mes il del tut les escundist:  
Ja ne prendra femme a nul jur,  
Ne pur aveir ne pur amur,  
S'ele ne peüst despleier  
Sa chemise sanz depescer.  
Par breitaine veit la novele;*

*Il le mettrait alors en mer.  
Que sa survie lui pèserait  
Et bien serait s'il se noyait.  
Après avoir ainsi parlé  
Au port ils sont ensemble allés  
La nef trouvée dedans l'ont mis  
Et elle s'en va en son pays.*

*Vogue la nef pas ne demeure.  
Le chevalier soupire et pleure  
La dame il regrette souvent  
Et il prie Dieu le Tout-Puissant  
De lui donner vite la mort  
De ne jamais venir à port  
S'il ne peut ravoïr son amie  
Qu'il désirait plus que sa vie.  
C'est par cette douleur tenu  
Que la nef à port est venue  
Où d'abord il l'avait trouvée.  
Et assez près de sa contrée.*

*Aussitôt qu'il put en sortir  
Il vit un valet de chez lui  
En compagnie d'un chevalier.  
Menant en main un destrier.  
Le connaissant, il l'appela  
Et le valet le regarda.  
Voyant son seigneur, il descend.  
Du cheval il lui fait présent  
Et ils s'en vont. Tous ses amis  
Le retrouvant se sont réjouis.  
Car on l'aimait dans son pays.  
Comme il était triste et pensif.  
Qu'il prenne femme ils le voulaient  
Mais lui il les éconduisait.  
Il ne prendra femme en nul jour  
Ni pour argent ni par amour  
Qui ne pourra pas déplier  
Sa chemise sans la couper.  
En Bretagne va la nouvelle.*

*Il n'i ad dame ne pucele  
Ki n'i alast pur asaier:  
Unc ne la purent despleier.*

*De la dame vus voil mustrer,  
Que guigemar pot tant amer.  
Par le cunseil d'un sun barun  
Ses sires l'ad mis'en prisun  
En une tur de marbre bis.  
Le jur ad mal e la nuit pis:  
Nul humme el mund ne purreit dire  
Sa grant peine ne le martire  
Ne l'anguisse ne la dolur  
Que la dame seofre en la tur.  
Deus anz i fu e plus, ceo quit;  
Unc n'oït joie ne deduit.  
Sovent regrete sun ami:  
«guigemar, sire, mar vus vi!  
Meuz voil hastivement murir  
Que lungement cest mal souffrir.  
Amis, si jeo puis eschaper,  
La u vus fustes mis en mer  
Me neierai!» dunc lieve sus;  
Tut esbaïe vient a l'hus,  
Ne treve cleif ne sereüre;  
Fors s'en eissi par aventure.  
Unques nul ne la [des]turba;  
Al hafne vient, la neif trova:  
Atachie fu al rochier  
U ele se voleit neier.  
Quant el la vit, enz est entree;  
Mes de une rien s'est purpensee  
Que ilec fu sis amis neez;  
[dunc] ne pout ester sur ses pez.  
Se desqu'al bort peüst venir,  
El se laissast defors chaîr:  
Asez seofre travail e peine.  
La neif s'en vet, que tost l'en meine.  
En bretaine est venu'al port,*

*Ne fut ni dame ni pucelle  
Qui n'y allât pour essayer.  
Nulle ne put la déplier.*

*De la dame je veux parler  
Que Guigemar si fort aimait.  
Par le conseil d'un sien baron  
Son seigneur la mit en prison  
Dans une tour de marbre bis.  
Le jour y souffre, plus la nuit.  
Nul homme au monde ne peut dire  
Ni sa peine ni le martyr  
Ni l'angoisse ni la douleur  
Que la dame souffre en la tour.  
Plus de deux ans y fut, je crois.  
Jamais n'avait plaisir ou joie.  
Souvent regrette son ami :  
« Guigemar, hélas, je vous vis !  
Mieux me vaudrait vite mourir  
Qu'encor longtemps ce mal souffrir.  
Ami, si je pouvais m'enfuir,  
Là où vous fûtes mis en mer  
Je me noierais ! » Elle se lève.  
Tout ébahie à l'huis alla.  
Ni clef ni serrure trouva  
Dehors en sort par aventure.  
Sans que nul ne la dérangeât,  
S'en fut au port, la nef trouva.  
Qui était ancrée au rocher  
Où elle voulait se noyer.  
Quand elle la vit, elle y entra  
Il lui vint alors la pensée  
Que là son ami fut noyé.  
A peine reste sur ses pieds.  
Si elle eût pu aller au bord,  
Elle se fût laissée choir hors  
Tant elle avait tourment et peine.  
La nef s'en va et tôt l'emmène.  
En Bretagne elle arrive à port*

*Suz un chastel vaillant e fort.  
Li sire a ki le chastel fu  
Aveit a nun Meriadu.  
8 Il guerr[e]iot un sun veisin;  
Pur ceo fu levé par matin,  
Sa gent voleit fors enveier  
Pur sun enemi damager.  
A une fenestre s'estot  
E vit la neif ki arivot.  
Il descendi par un degré,  
Sun chamberlein ad apelé,  
Hastivement a la neif vunt,  
Par l'eschele muntent amunt;  
Dedenz unt la dame trovee,  
Ke de beuté resemble fee.  
Il la saisist par le mantel,  
Od lui l'en meine en sun chastel.  
Mut fu liez de la troveüre,  
Kar bele esteit a demesure;  
Ki que l'eüst mis'en la barge,  
Bien seit que ele est de grant parage.  
A li [a]turnat tel amur,  
Unques a femme n'ot greinur.*

*Il out une serur pucele  
En sa chambre, que mut fu bele;  
La dame li ad comandee.  
Bien fu servie e honuree,  
Richement la vest e aturne;  
Mes tuz jurs ert pensive e murne.  
Il veit sovent a li parler,  
Kar de bone quor la peot amer.  
Il la requert; ele n'ad cure,  
Ainz li mustre de la ceinture:  
Jamés humme nen amera,  
Si celui nun ki l'uverra  
Sanz depescer. Quant il l'entent,  
Si li respunt par maltalent:  
«autresi ad en cest pais  
Un chevaler de mut grant pris;*

*Sous un château vaillant et fort.  
Le sire à qui le château fut,  
Avait pour nom Mériadu.  
Il guerroyait un sien voisin.  
Il s'était levé tôt matin  
Il voulait ses gens envoyer  
Pour son ennemi attaquer  
De la fenêtre où il était  
Il vit la nef qui arrivait  
Il descendit par l'escalier.  
Son chambellan a appelé,  
Hâtivement à la nef vont  
Par l'échelle ils montent à bord.  
Là ils ont la dame trouvée  
Aussi belle que sont les fées.  
Il la saisit par le manteau  
Et l'emmène dans son château.  
Fort satisfait de sa capture  
Qui belle était à démesure.  
Quiconque l'avait mise en barge  
Savait qu'elle est de grand parage.  
Un tel amour il lui voua  
Que plus à femme il ne donna.*

*Il avait une sœur pucelle  
En sa chambre qui était belle  
La dame, il a recommandée.  
Bien fut servie et honorée  
Et vêtue de riches atours.  
Mais très triste elle était toujours.  
Il vient souvent pour lui parler  
Car de tout son cœur il l'aimait.  
Il supplie. Elle n'en a cure  
Et donc lui montre la ceinture.  
Jamais homme elle n'aimera  
Sinon celui qui l'ouvrira  
Sans la couper. Quand il l'entend,  
Il lui répond brutalement :  
« Il est un homme en ce pays  
Un chevalier de très grand prix.*

*De femme prendre en iteu guise  
Se defent par une chemise  
Dunt li destre pan est pleiez;  
Il ne peot estre desliëz,  
Que force u cutel n'i met[r]eit.  
Vus feïstes, jeo quit, cel pleit.»  
Quant el l'oi, si suspira;  
Pur un petit ne se pasma.  
Il la receipt entre ses braz;  
De sun blialt trenche les laz:  
La ceinture voleit ovrir,  
Mes [n'en] poet a chief venir  
Puis n'ot el païs chevaler  
Quë il ne feïst essayer.  
Issi remist bien lungement  
De ci que a un turneiement,  
Que Meriadus afia  
Cuntre celui que il guerreia.*

*Chevalers manda e retient;  
Bien seit que Guigemar i vient.  
Il li manda par guer[e]dun,  
Si cum ami e cumpainun,  
Que a cel busuin ne li failist  
[e] en s'aïe a lui venist.  
Alez i est mut richement,  
Chevalers meine plus de cent.  
Meriadus dedenz sa tur  
Le herbergat a grant honur.  
Encuntre lui sa serur mande,  
Par deus chevalers li commande  
Que se aturne e viengë avant,  
La dame meint qu'il eime tant.  
Cele ad fait sun commandement.  
Vestues furent richement,  
Main a main vienent en la sale;*

*La dame fu pensive e pale.  
Ele oi guigemar nomer;  
Le pout desur ses pez ester;*

*De prendre femme en cette guise  
Il se défend par sa chemise  
Dont le pan droit est replié.  
Il ne peut être déplié  
Que si un couteau on y met.  
C'est vous je crois qui l'avez fait. »  
Elle l'ouït, et soupira ;  
Pour un peu elle se pama.  
Il la reçut entre ses bras.  
De son bliaud tranche les lacs.  
Il voulait sa ceinture ouvrir  
Mais il ne put y réussir  
Pas plus qu'aucun des chevaliers  
Auxquels il leur fit essayer.  
Les choses en restèrent là  
Longtemps jusqu'au jour d'un tournois  
Que Mériadus organisa  
Contre celui qu'il guerroyait.*

*Il convia des chevaliers.  
Il sait que Guigemar viendra.  
En redevable il l'appela  
Et comme ami et compagnon  
Qu'à ce besoin sans y manquer  
A lui il vienne pour l'aider.  
Il arriva très richement  
Menant chevaliers plus de cent.  
Meriadus dedans sa tour  
Les hébergea à grand honneur.  
Pour l'accueillir sa sœur il mande  
Par deux chevaliers lui commande  
Que se vêtisse et vienne avant,  
Avec dame qu'il aime tant.  
Respectant son commandement  
Elles s'habillent richement  
Et toutes deux dans la salle entrent.*

*La dame était pensive et pâle.  
Elle entend Guigemar nommer  
Et tient à peine sur ses pieds.*

*Si cele ne l'eüst tenue,  
 Ele fust a tere chaüe.  
 Li chevalers cuntre eus leva;  
 La dame vit e esgarda  
 E sun semblant e sa manere;  
 Un petit[et] se traist ariere.  
 «est ceo,» fet il, «ma duce amie,  
 M'esperaunce, mun quor, ma vie,  
 Ma bele dame de me ama?  
 Dunt vient ele? Ki l'amena?  
 Ore ai pensé [mult] grant folie:  
 Bien sai que ceo n'est ele mie;  
 Femmes se ressemblent asez;  
 Pur niënt change mis pensez.  
 Mes pur cele que ele ressemble,  
 Pur ki mi quors suspire e tremble,  
 A li parlerai volenters.»  
 Dunc vet avant li chevalers;  
 Il la baisat, lez lui l'asist;  
 Unques nul autre mot ne dist  
 Fors tant que seer la rovat.*

*Meriadus le esguardat;  
 9 Mut li pesat de cel semblant.  
 Guigemar apele en riant.  
 «sire,» fet il, «si vus plesoit,  
 Ceste pucele essaieroit  
 Vostre chemise a despleier,  
 Si ele peot riens espleiter.»  
 Il li respunt; «e jeo l'otrei.»  
 Un chamberlene apele a sei,  
 Que la chemise ot a garder;  
 Il li comande [a] aporter.  
 A la pucele fu baillie,  
 Mes ne l'ad [mie] despleie.  
 La dame conut bien le pleit;  
 Mut est sis quors en grant destreit,  
 Kar volenters [s'i] essaiaist,  
 S'ele peüst u ele osast.  
 Bien se aparceit meriadus;*

*Si pucelle ne l'eût tenue,  
 Pour peu à terre elle serait chue.  
 Le chevalier vers elles va ;  
 Il vit la dame, examina  
 Et sa semblance et sa manière.  
 Il se penche un peu en arrière  
 « Est-ce, fait-il, ma douce amie,  
 Mon espoir mon cœur et ma vie,  
 Ma belle dame qui m'aima ?  
 D'où vient-elle ? Et qui l'amena ?  
 Non, je pense grande folie :  
 Je sais qu'elle n'est pas ma mie ;  
 Les femmes se ressemblent assez  
 C'est en vain que je l'ai pensé.  
 Mais pour celle qui lui ressemble  
 Pour qui mon cœur soupire et tremble  
 Je lui parlerais volontiers. »  
 Vers elle va le chevalier ;  
 La baise et près de lui l'assied.  
 Pas un seul autre mot ne dit  
 Sauf que de s'asseoir il la prie.*

*Et Meriaduc l'examine.  
 Et cela lui était pesant.  
 Puis à Guigemar en riant,  
 Il dit : « Seigneur, si ça vous plaît,  
 Cette pucelle peut tenter  
 De déplier votre chemise.  
 Si fait elle peut réussir ? »  
 Il lui répond : « Et j'y consens. »  
 Il appelle le chambellan  
 Qui la chemise doit garder  
 Lui commande de l'apporter.  
 À la pucelle elle est donnée,  
 Elle ne put la déplier.  
 La dame connaissait le pli.  
 Son cœur en grande peur était,  
 Car volontiers elle essaierait,  
 Elle pourrait si elle osait.  
 Meriaduc s'en aperçut.*

*Dolent en fu, il ne pot plus.  
«dame,» fait il, «kar assaiez  
Si desfere le puriez!»  
Quant ele ot le comandement,  
Le pan de la chemise prent,  
Legerement le despleiat.  
Li chevaler s'esmerveillat;  
Bien la conut, mes nequedent  
Nel poeit creire fermement.  
A li parlat en teu mesure:  
«amie, duce creature,  
Estes vus ceo, dites mei veir!  
Lessez mei vostre cors veir,  
La ceinture dunt jeo vus ciens!»  
A ses costez li met ses meins,  
Si ad trovee la ceinture.  
«bele,» fet il, «queile aventure  
Que jo vus ai issi trovee!  
Ki vus ad [i]ci amenee?»*

*Ele li cunte la dolor,  
Les peines granz e la tristur  
De la prisun u ele fu,  
E coment li est avenu:  
Coment ele [s'en] eschapa;  
Neer se volt, la nef trova,  
Dedeinz entra, a cel port vient;  
E li chevalers la retient;  
Gardee l'ad a grant honor,  
Mes tuz jurs la requist de amur.  
Ore est sa joie revenue:  
«amis, menez en vostre drue!»*

*Guigemar s'est en piez levez.  
seignurs,» fet il, «ore escutez!  
Une m'amie ai cuneüe  
Que jeo quidoue aver perdue.  
Meriaduc requer e pri  
Rende la mei, sue merci!  
Ses hummes liges devendrai*

*Son cœur est lourd. Il n'en peut plus.  
Il dit : « Dame, à vous d'essayer  
Si vous pouvez le dénouer. »  
Quand elle ouït ce mandement,  
De la chemise elle prit le pan,  
Et aisément le déplia.  
Le chevalier s'émerveilla ;  
Bien qu'il la reconnut, pourtant  
Ne peut le croire fermement.  
Il lui parla avec mesure :  
« Amie, ô douce créature,  
Est-ce bien vous ? Dites-moi vrai.  
Laissez-moi sur votre corps voir  
La ceinture dont il est ceint. »  
À ses côtés il met ses mains  
Jusqu'à y trouver la ceinture.  
« Belle, fait-il, quelle aventure  
De vous avoir ici trouvée.  
Qui vous a ici amenée ? »*

*Elle lui conte la douleur,  
Les grands chagrins et le malheur  
De la prison où elle fut  
Et comment tout est advenu  
Et comment elle s'échappa  
Pour se noyer, puis nef trouva,  
Y entra et à ce port vint  
Où le chevalier la retient  
Pour à grand honneur la garder  
Et lui demander de l'aimer.  
Ores sa joie est retrouvée.  
« Ami, votre amour emmenez. »*

*Guigemar s'est alors levé.  
« Seigneurs, maintenant écoutez !  
C'est mon amie que j'ai connue  
Que je croyais avoir perdue.  
À Meriaduc requiers et prie  
De me la rendre, par merci.  
Son homme lige deviendrai*

*Deus anz u treis li servirai  
Od cent chevalers u od plus.»  
Dunc respundi meriadus.  
«guigemar,» fet il, «beus amis,  
Jeo ne sui mie si suspris  
Ne si destrei[z] pur nule guere  
Que de ceo me deiez requere.  
Jeo la trovai, si la tendrai  
E cuntre vus la defendrai.»*

*Quant il l'oï, hastivement  
Comanda a munter sa gent;  
D'ileoc se part, celui desfie;  
Mut li peise qu'il lait s'amie.  
En la vile n'out chevaler,  
Que fust alé pur turneier,  
Ke guigemar ne meint od sie.  
Chescun li afie sa fei:  
Od lui irunt queil part k'il alt,  
Mutlt est huniz quë or li faut*

*La nuit sunt al chastel venu  
Ki guerreiot meriadu.  
Li sires les ad herbergez,  
Que mut en fu joius e lez  
De guigemar e de s'aïe:  
Bien seit que la guere est finie.  
El demain par matin leverent,  
Par les ostelz se cunreierent.  
De la ville eissent a grant bruit;  
Guigemar primes les conduit.  
Al chastel viennent, si l'assaillent;  
Mes fort esteit, au prendre faillent.  
Guigemar ad la vile assise;  
N'en turnerat, si sera prise.  
Tanz li crurent amis e genz  
Que tuz les affamat dedenz.  
Le chastel ad destruit e pris  
E le seignur dedenz ocis.*

*Pendant trois ans le servirai  
Avec cent chevaliers ou plus. »  
Ainsi répondit Meriaduc :  
« Guigemar, fit-il, bon ami,  
Je ne suis pas si en péril  
Ni tourmenté par quelque guerre  
Pour accepter votre requête.  
Je l'ai trouvée, la garderai  
Et contre vous la défendrai. »*

*L'ayant entendu, prestement  
À leur monture il mit ses gens.  
De là il part et le défie  
Triste de laisser là sa mie.  
En la ville tous chevalier  
Qui au tournoi étaient allés  
Guigemar les prit avec soi  
Chacun lui assure sa foi.  
Ils le suivront tous où qu'il aille  
Et soient honnis ceux qui lui faillent.*

*La nuit ils arrivent au château  
Qui faisait guerre à Mériaduc.  
Le seigneur les a hébergés  
Tant il était en joie et liesse  
De Guigemar et de son aide.  
Il sait que la guerre est finie.  
Le matin tôt ils se levèrent  
Dans leurs logis se préparèrent.  
De la ville sortent à grand bruit.  
Guigemar devant les conduit.  
Ils viennent au château, l'assaillent  
Mais fort il était et ils faillent.  
Guigemar assiège la ville.  
Il ne la quittera que prise.  
Tant crut le nombre de ses gens  
Qu'il les affama tous dedans.  
Le château est détruit et pris  
Et le seigneur dedans occis.*

<p><i>A grant joie s'amie en meine; Ore ad trespasse sa peine. De cest cunte ke oï avez Fu guigemar le lai trovez, Quë humm fait en harpe e en rote Bonë est a oïr la note</i></p> <p><i>Marie</i></p>	<p><i>À grande joie il prend sa mie. Maintenant sa peine est finie. Ce conte qu'ouï vous avez Fut du lai Guigemar trouvé. On le dit avec harpe et rote Bon est d'en entendre la note.</i></p> <p><i>Marie.</i></p>
--	--

---

<sup>ii</sup> Cette expression ne veut ici pas dire « penser à soi et à son propre avantage » mais « ne rien oublier de ce que l'on doit faire »

<sup>ii</sup> La « Petite Bretagne », la nôtre, par opposition à la « Bretagne » ou « Grande-Bretagne »

<sup>iii</sup> « Cou » pour « cocu »

<sup>iv</sup> « Gas, Gaz, Gabb = « pour rire » « par plaisanterie »

<sup>v</sup> Déjà rencontrée au début du poème, cette expression dit de nouveau « Ne rien oublier de ce que l'on doit faire »

